SISYPHE

XIII. 3 — 6

NOTICE

I

LA COMPOSITION

Le sous-titre qui a été donné au dialogue indique le thème développé. Il s'agit de la délibération : περὶ τοῦ βουλεύεσθαι. Rien ne permet, comme le veulent par exemple Hermann, C. Ritter, Heidel, de rattacher le *Sisyphe* au *Démodocos* et de considérer le premier comme une sorte de mise en œuvre dont le *Démodocos* aurait fourni les matériaux. Seul le sujet est identique dans les deux écrits, mais les points de vue sont de part et d'autre très différents.

L'affabulation est ici à peu près aussi insignifiante que dans le *de Justo* ou le *de Virtute*. On ne trouve aucune indication du lieu où se passe la scène. Est-on à Athènes, à Pharsale, ou aux environs de Pharsale, car il eût été difficile à Sisyphe qui, la veille de l'entretien, discutait à Pharsale, de se retrouver dès le lendemain à Athènes? La chose reste indécise. L'arrangement artistique semble avoir peu préoccupé l'auteur. De même, les caractères des personnages ne sont guère dessinés. Le seul interlocuteur de Socrate, Sisyphe, est tout aussi effacé que l'anonyme du περὶ δικαίου ou l'éleveur de chevaux du περὶ ἀρετῆς. A part une seule réponse pertinente (388a), son rôle consiste uniquement à parsemer d'interruptions affirmatives ou interrogatives le monologue de Socrate.

Il nous suffira donc d'indiquer les lignes principales de la discussion, qui feront assez ressortir la pauvreté de la pensée.

Introduction (387 b-e).

Sisyphe explique pourquoi il n'a pu se rendre avec Socrate et ses amis au discours d'apparat de Stratonicos. Les magistrats de Pharsale l'avaient convié à une délibération de leur conseil. Cette circonstance fournit à Socrate le thème de la discussion qui portera sur la nature de la délibération.

Première partie (387 e-390 c).

La délibération ne serait-elle pas une sorte d'improvisation, de conjecture ou de divination sur un objet dont on ne sait rien ? Ce serait par hasard et comme au petit bonheur qu'on atteint la vérité.

Sisyphe n'accepte pas une pareille définition et propose la suivante : la délibération consiste à rechercher ce qu'il convient de faire, d'après des données approximatives. Elle ne suppose pas que l'on ignore complètement un sujet, mais qu'on le connaît imparfaitement.

Cependant, pressé par la dialectique de Socrate, Sisyphe doit convenir que ce n'est pas la partie déjà connue que l'on s'efforce de découvrir, mais précisément la partie inconnue. L'exemple des géomètres, des physiciens, en témoigne clairement : nul ne recherche jamais ce qu'il sait, mais ce qu'il ignore.

Donc, délibérer, c'est chercher ce qu'on ne sait pas. Or, qui peut empêcher de le trouver ? L'ignorance, évidemment. Il est impossible à qui que ce soit de délibérer à propos d'un art dont on ignore les éléments. On peut cependant chercher ce qu'on ignore. Et voilà qu'on doit reconnaître que chercher ne s'identifie pas à délibérer : la recherche porte sur ce que l'on ne sait pas, tandis que pour délibérer, il faut savoir. Donc, si l'on ne sait pas, plutôt que de chercher, il vaut mieux s'instruire auprès des gens compétents. Aussi, les Pharsaliens et Sisyphe ont perdu leur temps en discutant ce qu'ils ignoraient, au lieu de s'informer auprès de qui pouvait les éclairer.

Deuxième partie (390 c-391 d).

Admettons que la délibération ne soit pas simple conjecture, pure divination, mais connaissance réelle. On distingue, comme dans tous les autres arts, des gens compétents et des gens incompétents, de bons et de mauvais conseillers. Mais pour les uns comme pour les autres, quel est l'objet de la

délibération ? Évidemment ce ne peut être qu'une action à réaliser ; par conséquent, cet objet n'est pas actuel, mais futur : il sera. Or, le futur n'a aucune réalité, aucune nature. Il n'est pas, il n'a pas été produit. Il appartient à la catégorie du non-être. Comment, encore une fois, pourrait-on chercher ce qui n'est pas ? Donc, la distinction entre bons et mauvais conseillers est factice, puisque, pour les uns et pour les autres, l'objet de la délibération s'évanouit.

Ainsi, que l'on considère la matière ou l'essence de la délibération, on ne parvient point à se rendre compte de ce qu'elle est.

Conclusion (391 d). Le sujet nécessite encore de nouvelles réflexions.

II

L'ÉPOQUE ET L'AUTEUR

Boeckh et Hermann ont noté les ressemblances qui apparentent le *Sisyphe* au *de Justo* ou au *de Virtute* : à peu près même longueur, même maladresse, soit dans l'affabulation, soit dans les procédés de discussion ; de part et d'autre, utilisation du *Ménon* de Platon. Et comme Diogène-Laërce signale parmi les œuvres du cordonnier Simon un περὶ βουλεύεσθαι, cela suffit pour qu'on revendique en faveur de Simon la paternité de notre dialogue. Nous avons dit ailleurs ce qu'il fallait penser de ces attributions.

Rien, du reste, ne prouve avec évidence l'unité d'auteur pour ces trois écrits. Qu'il y ait entre eux certains airs de parenté, il ne faut point s'en étonner : tous les exercices d'école se ressemblent, et le *Ménon* de Platon a été plagié plus d'une fois.

Il paraît difficile de déterminer avec une entière certitude la date précise où fut composé le *Sisyphe*. Tout au plus, en suivant les indications que nous suggèrent le choix des personnages, des tendances doctrinales plus ou moins confuses, quelques particularités stylistiques, pourrons-nous conclure sans trop de témérité que le dialogue n'a pu être écrit avant l'époque aristotélicienne.

Les personnages. En dehors des deux interlocuteurs, Socrate et Sisyphe, deux personnages sont encore mentionnés incidemment : Stratonicos, l'orateur ou le sophiste qui a tenu sous le charme Socrate et ses amis, et, à titre d'exemple, Callistratos.

L'historien Théopompe nous a conservé le nom d'un pharsalien influent du nom de Sisyphe [1], et ce même nom se retrouve sur une inscription de l'île d'Anaphe [2]. Du reste, nous ne savons rien de ce personnage, sinon qu'il était contemporain de Philippe de Macédoine.

Les historiens anciens signalent vers cette même époque un célèbre κιθαριστής, Stratonicos, imitateur du poète Simonide [3], véritable artiste en musique et, à ses heures, satiriste, suivant le témoignage du péripatéticien Phanias [4]. Strabon cite de lui un vers sur Assos [5]. Stratonicos paraît avoir acquis une renommée assez considérable : c'est toujours lui dont parlent les auteurs quand il s'agit d'un maître dans l'art de la cithare. Il est fort possible que notre dialogiste ait songé à cet artiste, parlant de lui comme d'un brillant rhéteur qui fit magnifiquement parade de son art καὶ λόγῳ καὶ ἔργῳ.

Callistratos revient dans un texte à titre d'exemple : on peut savoir, dit Socrate, qui est Callistratos, sans savoir où il se trouve (388 c). On reconnaît ici la manière de Platon et d'Aristote. Tous deux, en effet, choisissent, comme sujets de leurs exemples, des noms connus de leurs auditeurs ou de leurs lecteurs : Ménon, Cébès, Simmias. Chez Aristote, l'exemple classique est Coriscos, sans doute le Coriscos de Skepsis avec qui le Stagirite dut se lier à Assos. Il ne serait donc pas surprenant que le nom de Callistratos introduit dans le *Sisyphe*, fût celui d'un personnage réel. Pavlu suggère qu'il pourrait bien être question du Callistratos d'Aphidné, célèbre

1. Cf. Athénée VI, c. 61 : Θεόπομπος δ' ἐν τῇ ἐνάτῃ τῶν Ἑλληνικῶν Σισύφου φησὶ τοῦ Φαρσαλίου κόλακα καὶ ὑπηρέτην γενέσθαι Ἀθήναιον τὸν Ἐρετριέα.

2. *Inscr. gr.* XII, 3 (édit. F. Hiller de Guertringen), 251, 4 et 5.

3. Athénée VIII, c. 46. Voir encore sur Stratonicos Ael. XIV, 14 ; Strabon, XIV, 651.

4. Athénée, l. c.

5. Strabon XIII, 610.

orateur politique du temps de Démosthène [1]. Il ne faudrait pourtant pas trop insister sur cette identification, car on signale entre les années 450 et 100 avant J.-Ch. une quarantaine de Callistratos, dont une vingtaine vivaient à peu près à la même époque que l'orateur d'Aphidné [2].

En tout cas, si la désignation des personnages peut fournir un indice, elle tend à montrer que le dialogue a été écrit au plus tôt dans la seconde moitié du IVe siècle.

Les imitations et les tendances.

Parmi les sources du Sisyphe, il faut en première ligne nommer Platon. Plusieurs formules, des expressions, quelques développements doctrinaux, font songer à l'un ou l'autre des dialogues platoniciens. Il n'est pourtant pas toujours possible de décider s'il s'agit d'un véritable emprunt ou de la simple utilisation d'un ouvrage commun. Ainsi, le passage où Socrate démontre à son interlocuteur la nécessité de savoir pour être un bon conseiller (389 c-390 b), dérive-t-il, comme le prétend Pavlu, du *Premier Alcibiade* qui traite la même question d'une façon beaucoup plus ample et plus brillante (106 d-109 d)? Malgré des ressemblances superficielles, les divergences sont notables, et l'identité d'un thème, alors courant chez les rhéteurs, peut être la seule raison des coïncidences que l'on retrouve entre les deux œuvres.

Il en est autrement des analogies très réelles que l'on constate entre le *Sisyphe* et le *Ménon*. A vrai dire, là encore les ressemblances sont surtout extérieures et, de part et d'autre, la direction de pensée est fort différente. Je ne parle évidemment pas de la mise en œuvre, car les qualités artistiques du modèle sont absentes de la copie. Néanmoins, les rapprochements de textes, les démarcages, le choix de formules, caractéristiques de la manière platonicienne, ne permettent guère de douter que le *Ménon* soit une source du *Sisyphe*. Que l'on compare entre eux, par exemple, *Ménon* 71 b et *Sisyphe* 388 c, et l'on se rendra compte de la façon dont les formules platoniciennes sont adaptées par l'imitateur. Les exemples empruntés à la géométrie (*Sisyphe*,

1. Pavlu, *Der pseudoplatonische Sisyphos*, in *Mitteilungen des Ver. klass. Philologen in Wien*, III, 1926, p. 19-36. Cf. p. 28.
2. Cf. article *Kallistratos* dans Pauly-Wissowa 10², 1730-1749.

388 e) rappellent l'expérience de Socrate sur le petit esclave (*Ménon*, 82 a-85 c). Mais voici qui est peut-être encore plus typique : le Socrate pseudo-platonicien se sert, pour définir la délibération, de termes analogues à ceux qu'emploie le Socrate du *Ménon* pour définir la δόξα : délibérer, dit-il, n'est pas savoir; c'est conjecturer, deviner, improviser, atteindre le vrai, mais au petit bonheur : διαμαντευόμενον καὶ σχεδιάζοντα λέγειν ὅτι ἂν τύχῃ, εἰκάζοντα... ἀπὸ τύχης εἰπόντα ἐπιτυγχάνειν τἀληθῆ... (387 e, 388 a. — Voir encore 390 b, c). Or, Platon, avec une fine ironie, analyse ainsi la δόξα : elle n'est pas une science, mais une inspiration divine, et ceux qui agissent en cet état sont des prophètes divins; ils disent la vérité, mais sans rien comprendre des choses dont ils parlent : οὐδὲν διαφερόντως ἔχοντες πρὸς τὸ φρονεῖν ἢ οἱ χρησμῳδοί τε καὶ οἱ θεομάντεις· καὶ γὰρ οὗτοι λέγουσι μὲν ἀληθῆ καὶ πολλά, ἴσασι δὲ οὐδὲν ὧν λέγουσιν (*Ménon* 99 c, cf. a, b, d)[1].

Cependant, disions-nous, ces analogies de surface n'affectent pas la pensée elle-même qui garde dans les deux dialogues une direction très divergente. Un seul exemple nous en convaincra en nous permettant de constater, sous des rapprochements de forme, une opposition de doctrine. Le *Ménon* rappelle le « beau sujet de dispute éristique » qui était un lieu commun au temps des sophistes : « on ne peut chercher ni ce qu'on connaît ni ce qu'on ne connaît pas : ce qu'on connaît, parce que le connaissant, on n'a pas besoin de le chercher; ce qu'on ne connaît pas, parce qu'on ne sait même pas ce qu'on doit chercher » (80 e, trad. Croiset). L'auteur du *Sisyphe* admet, comme Platon, qu'on ne cherche pas ce que l'on connaît, mais seulement ce qu'on ignore, et lui non plus ne veut pas engager de discussion éristique (388 d). Toutefois, il ne comprend pas comme son modèle la valeur scientifique de la recherche. Cette dernière est, pour Platon, le vrai moyen de parvenir à la science; elle paraît même s'identifier au savoir, puisque « recherche et savoir ne sont au total que réminiscence. Il ne faut donc pas en croire ce raisonnement sophistique dont nous parlions : il nous

1. L'expression ἀπὸ τύχης de *Sisyphe* a pu être inspirée par le passage de *Ménon* où Socrate oppose aux principes qui normalement aident l'homme à se diriger, cette direction extrinsèque et non humaine qui, dans certains cas, s'empare de la vie : τὰ γὰρ ἀπὸ τύχης γιγνόμενα οὐκ ἀνθρωπίνῃ ἡγεμονίᾳ γίγνεται, 99 a.

rendrait paresseux, et ce sont les lâches qui aiment à l'entendre. Ma croyance au contraire exhorte au travail et à la recherche » (*Ménon*, 81 d, trad. Croiset). Le Socrate du *Sisyphe* pense tout autrement : il fuit plutôt l'effort laborieux et pénible. Sans doute, la recherche est un procédé qui permet d'arriver à la connaissance, mais un procédé trop long, trop compliqué. Quand on ne sait pas, mieux vaut apprendre d'un autre que chercher par soi-même (390 a). L'opposition des deux tendances est, on le voit, bien marquée, et les emprunts faits aux dialogues platoniciens restent, en somme, très extérieurs. Le *Sisyphe* est conçu dans un tout autre esprit que le *Ménon*.

Heidel et, à sa suite Pavlu, croient reconnaître dans la *Rhétorique* d'Aristote une autre source du petit écrit pseudo-platonicien[1]. Au chapitre III, Aristote distingue les trois genres de discours : délibératif, judiciaire, démonstratif. Chacun a sa forme propre, bien déterminée par son objet et sa fin. L'objet du discours judiciaire est dans le passé, car accusation et défense portent sur des actes qui ont eu lieu. Celui du discours démonstratif est surtout actuel, bien qu'il puisse être aussi passé ou futur : on loue, on blâme principalement les actions du moment. Quant à l'objet de la délibération, il est toujours futur : on délibère sur ce qui sera : χρόνοι δὲ ἑκάστου τούτων εἰσὶ τῷ μὲν συμβουλεύοντι ὁ μέλλων (περὶ γὰρ τῶν ἐσομένων συμβουλεύει ἢ προτρέπων ἢ ἀποτρέπων)... (I, 3, 1358 b 13). Cette définition ne serait-elle pas reproduite dans la seconde partie du *Sisyphe* ? οὐχ ἅπαντες οἵ τε εὖ βουλευόμενοι καὶ οἱ κακῶς περὶ μελλόντων τινῶν ἔσεσθαι βουλεύονται (390 d). Il est possible, en effet, que nous ayons là une réminiscence de la συμβουλή aristotélicienne. Mais l'auteur du dialogue n'aurait guère retenu que ce trait dans tous les développements de la *Rhétorique*. Pour le reste il ne suit plus son modèle et semble même n'utiliser la définition que pour détruire son objet. Si, en effet, on ne délibère que sur des choses futures, c'est là, d'après le dialogiste, une action bien vaine, puisque le futur n'ayant aucune nature n'a aucune réalité, est un pur non-être.

Les réflexions qui terminent le dialogue indiquent assez

1. Heidel, *Pseudoplatonica*, A dissertation of the University of Chicago, Baltimore, 1896 ; Pavlu, *l. c.*, p. 31.

clairement dans quel milieu cet écrit a pu prendre naissance. Rien vraiment ne rappelle, comme le prétend Heidel, les doctrines stoïciennes ou celles de la Nouvelle-Académie. Les sophismes sur la nature irréelle du futur et son non-être, feraient plutôt songer aux discussions de l'école d'Elée ou de Mégare. A la manière des disciples de Parménide, l'auteur du *Sisyphe* joue sur les mots *être* et *non-être*; il attribue la qualification d'*être* uniquement à ce qui possède ou a possédé une essence déterminée, une φύσις. Le futur qui ne participe point de cette φύσις appartient donc à la catégorie du *non-être*. Dès lors, on aura beau jeu de répéter le fameux axiome éléate : comment pourra-t-on jamais atteindre le non-être? πῶς γὰρ ἄν τίς σοι δοκεῖ τοῦ μὴ ὄντος δύνασθαι τυχεῖν; (391 b). Quelle est la source immédiate de l'argumentation sous la forme où elle se présente dans le dialogue? Il est difficile de le dire. On ne risque pourtant guère de se tromper en affirmant que tout le passage est pénétré de l'esprit sophistique encore très vivant à l'époque de Platon et d'Aristote.

Le style. La langue du dialogue offre peu de particularités notables. Elle est assez terne, assez monotone. Aucune image un peu originale ne met en valeur la pensée; les rares exemples qui servent par endroits à préciser l'idée n'ont rien de personnel et sont empruntés à Platon.

Le vocabulaire, dans son ensemble, est classique et presque tous les termes se retrouvent chez Platon. Quelques expressions, du reste peu nombreuses, dénoteraient peut-être une époque plus tardive.

Le substantif περιεργία (387 d) se trouve chez Plutarque, 2516 a, chez Lucien, *D. Deor*. 7, 4, chez Philostrate, 940... Mais on le rencontre aussi dans la collection hippocratique et dans les *Caractères* de Théophraste, ch. XIII. Du reste, l'adjectif περίεργος est employé par les auteurs de la bonne époque, comme Lysias, 123, 24, Isocrate, 102 A, Xénophon, *Mémor*. I. 3, 1, Platon, *Politique* 286 c.

Σχεδιάζω (387 e) se trouve chez le comique Anaxandride (ἀκμή 376). Cicéron l'introduit dans une lettre à Atticus, 6, I, 11. On le lit encore chez Denys d'Halicarnasse, contemporain de Strabon, 1, 7; chez Polybe, 23, 9, 12; 12, 4, 4; chez Diodore de Sicile, I, 23, tous écrivains d'une époque

postérieure. Il est vrai cependant qu'on rencontre ce terme sur un papyrus contenant un fragment de discours qui semble avoir été écrit par un auteur assez ancien, peut-être par le sophiste Hippias d'Elis[1].

Le substantif σχεδιασμός (390 c) paraît aussi d'époque tardive. On le signale chez le grammairien Agatharchides (117 a. Ch.) et chez le grammairien Eustathe (1160 p. Ch.).

Quant au verbe ὑπομαντεύομαι qui n'est pas, il est vrai, chez Platon et dont les lexiques ne fournissent pas d'exemples en dehors de *Sisyphe* et d'Eustathe, il peut fort bien avoir été formé, comme le remarque justement Pavlu[2], sur le modèle de ces expressions si fréquentes chez Platon : ὑποβαρβαρίζειν (*Lysis*, 223 a), ὑποάμουσος (*Rép.* VIII, 548 e), ὑπόχωρος (*Protagoras*, 334 d).

Μεταρσιολέσχης est aussi un terme spécial au *Sisyphe* et les différents lexiques ne signalent pas d'autre emploi de cet adjectif. Platon exprime la même idée par le mot μετεωρολέσχης (*Répub.* 489 c.). Mais le substantif μεταρσιολεσχία et l'adjectif μεταρσιολογικός sont de la langue de Théophraste. Suivant Diogène-Laërce (V, 43), le disciple d'Aristote aurait écrit un livre περὶ μεταρσιολεσχίας et deux livres de μεταρσιολογικά.

Telles sont les seules particularités linguistiques de notre dialogue. Elles sont, on le voit, peu nombreuses et aucune ne fournit un indice indubitable d'une époque tardive. Très probablement, cet écrit pseudo-platonicien fut composé au temps d'Aristote ou peu après. Il provient, sans doute, des milieux sophistiques qui s'exerçaient encore à développer ingénieusement des thèmes usés.

III

LE TEXTE

Les mêmes manuscrits que pour le *Démodocos* ont été utilisés.

1. Ce fragment se lit dans *The Hibey Papyri* by Grenfell and Hunt, London, 1906, I, p. 47, 12 et suiv. C'est probablement le début d'un discours sur la musique.

2. *L. c.*, p. 34.

SISYPHE

[ou *Sur la délibération.*]

SOCRATE, SISYPHE

Introduction.

387 b SOCRATE. — Nous t'avons attendu longtemps hier, Sisyphe, pour le discours de Stratonicos. Nous espérions que tu viendrais entendre avec nous ce savant homme développer tant et de si belles choses en paroles et en actes[1]. Mais quand nous avons compris que tu ne viendrais plus, nous avons été nous-mêmes écouter cet homme.

SISYPHE. — C'est, ma foi, vrai ! Mais il m'est survenu une affaire plus importante que je ne pouvais négliger. Nos
c magistrats tenaient conseil hier : ils ont voulu que je prisse part à leurs délibérations. Or, chez nous, Pharsaliens, la loi elle-même exige qu'on obéisse aux magistrats quand ils invitent l'un d'entre nous à délibérer avec eux.

SOCRATE. — Il est beau certes d'obéir à la loi, et aussi de passer aux yeux de ses concitoyens pour un bon conseiller, comme toi précisément qui es regardé comme tel parmi les Pharsaliens. Mais, Sisyphe, je ne pourrais pour le moment engager avec toi une conversation sur ce qu'on entend par bien délibérer : cela demanderait, je crois, beaucoup de
d temps et un long entretien. Cependant, volontiers je discu-

1. Pour l'expression, assez étrange ici, καὶ λόγῳ καὶ ἔργῳ, Pavlu renvoie à *Ménon*, 86 c. Dans ce passage, Socrate affirme avec énergie le devoir pour tout homme de chercher la vérité et il conclut : « cela, j'oserais le soutenir contre tous, autant que j'en serais capable, par mes discours et par mes actions (καὶ λόγῳ καὶ ἔργῳ) ». Il ne faut pas oublier, en effet, que le *Ménon* est une des principales sources du

ΣΙΣΥΦΟΣ

[ἢ περὶ τοῦ βουλεύεσθαι.]

ΣΩΚΡΑΤΗΣ ΣΙΣΥΦΟΣ

ΣΩ. Ἡμεῖς δὲ καὶ χθὲς σε πολὺν χρόνον ἀνεμείναμεν, 387 b
ὦ Σίσυφε, ἐπὶ τῇ Στρατονίκου ἐπιδείξει, ὅπως ἂν
συνηκροῶ ἡμῖν ἀνδρὸς σοφοῦ πολλά τε καὶ καλὰ ἐπιδεικνυ-
μένου πράγματα καὶ λόγῳ καὶ ἔργῳ, καὶ ἐπεὶ σὲ οὐκέτι
ᾠόμεθα παρέσεσθαι, αὐτοὶ ἤδη ἠκροώμεθα τἀνδρός.

ΣΙ. Ναὶ μὰ τὸν Δία· ἀσχολία γάρ μοί τις ἐγένετο
ἀναγκαιοτέρα, ὥστε μὴ παραμελῆσαι αὐτῆς. Οἱ γὰρ
ἄρχοντες ἡμῶν ἐβουλεύοντο χθές· συμβουλεύειν οὖν αὑτοῖς c
ἠνάγκαζόν με. Ἡμῖν δὲ τοῖς Φαρσαλίοις καὶ νόμος ἐστὶ
τοῖς ἄρχουσι πείθεσθαι, ἂν κελεύωσι συμβουλεύειν τινὰ
ἡμῶν αὑτοῖς.

ΣΩ. Ἀλλὰ καλὸν τό τε τῷ νόμῳ πείθεσθαι, τό τε ὑπὸ
τῶν πολιτῶν δεδοξάσθαι εὔβουλον εἶναι, ὥσπερ καὶ σὺ
δεδόξασαι εὔβουλος εἶναι εἷς τῶν Φαρσαλίων. Ἀτάρ, ὦ
Σίσυφε, ἐγὼ γὰρ οὔπω περὶ τοῦ εὖ βουλεύεσθαι τοὺς
λόγους ἂν δυναίμην ποιήσασθαι πρὸς σέ, ἡγούμενος καὶ
σχολῆς εἶναι πολλῆς καὶ λόγου μακροῦ, ἀλλὰ περὶ αὐτοῦ d

Tit. : ἢ περὶ τοῦ βουλεύεσθαι : ἢ περὶ τοῦ συμβουλεύεσθαι L. || 387 b 1 δὲ : δέ γε (sed γε exp.) L || 7 μὴ : με Hormann || αὐτῆς om. V || c 1 αὑτοῖς edd. : αὐτοῖς codd. || 2 δὲ : γὰρ V || 7 εἷς : τις ci. Richards.

terais avec toi tout d'abord sur la délibération elle-même, sur ce qu'elle est. Pourrais-tu me dire ce qu'il faut entendre par délibérer? Ne me dis pas ce qu'est bien ou mal délibérer, ou ce que tu nommes en quelque manière la belle délibération, mais définis simplement l'acte même de délibérer. Cela ne t'est-il pas très facile, à toi, du moins, qui es un si habile conseiller? Mais je crains d'être bien indiscret en t'interrogeant ainsi sur ce sujet?

Sisyphe. — Quoi! tu ignores vraiment ce que c'est que délibérer?

Première partie.

Socrate. — Mais oui, Sisyphe, à moins que ce ne soit pas autre chose que rendre
e des oracles, sans aucune science, sur ce qu'on doit faire, et improviser au petit bonheur, se faisant à soi-même des conjectures, absolument comme les gens qui jouent à pair et impair : ces derniers ignorent, en effet, s'ils ont pair ou impair dans la main, et pourtant il se trouve que leur
388 a réponse est juste[1]. Délibérer est souvent quelque chose de semblable : on ne sait rien sur l'objet même de la délibération et, au petit bonheur, il arrive qu'on dit la vérité. Si c'est cela, je vois ce qu'est la délibération; si ce n'est rien de tel, j'avoue que je ne comprends pas bien.

Sisyphe. — Non, ce n'est pas la même chose que l'ignorance complète d'un sujet, mais c'est connaître une partie de la question, sans toutefois savoir encore le reste.

b Socrate. — Par Zeus, est-ce que délibérer — car je crois en quelque sorte deviner aussi ta pensée sur la bonne délibération — est pour toi quelque chose comme chercher à

Sisyphe. — On pourrait suggérer une autre hypothèse. Si Stratonicos est vraiment le musicien dont parlent souvent les auteurs anciens (Cf. la notice, p. 60), il a pu développer un thème sur son art et l'illustrer par des exemples pratiques.

1. Le jeu de « pair ou impair » était très populaire chez les Grecs. Le joueur cachait dans sa main un certain nombre d'objets (fèves, noix, amandes ou osselets), et le partenaire devait dire s'ils se trouvent en nombre pair ou impair. Cf. la mise en scène du *Lysis* (206 e) qui fait assister à ce jeu joué par les enfants dans la palestre. Parfois les noix ou les osselets étaient remplacés par des pièces d'or ou d'argent, que gagnait celui qui avait su deviner (Aristophane, *Plut.* 816 et scholie *ad hunc locum*). A ce jeu populaire l'auteur du dialogue compare la délibération qui ne serait pas autre chose, elle

τοῦ βουλεύεσθαι πρῶτον, ὅτι ἔστιν, ἐγχειρήσαιμ' ἂν διαλεχθῆναί σοι. Ἆρ' οὖν ἔχοις ἄν μοι εἰπεῖν αὐτὸ τὸ βουλεύεσθαι ὅτι ποτ' ἔστι; μή μοι ἢ τὸ εὖ ἢ κακῶς ἢ τὸ καλῶς πως, ἀλλ' αὐτὸ μόνον τὸ βουλεύεσθαι, ὁποῖόν τί ἐστιν. Ἦ καὶ πάνυ ῥᾳδίως, αὐτός γε οὕτως εὔβουλος ὤν; ἀλλὰ μὴ ἐμὴ περιεργία ᾖ καὶ τὸ ἐρωτῆσαί σε περὶ τούτου;

ΣΙ. Ἦ σοι γὰρ ἄγνωστόν ἐστιν ὅτι τὸ βουλεύεσθαί ἐστιν;

ΣΩ. Ἔμοιγε, ὦ Σίσυφε, εἴ γέ τι ἄλλο ἐστὶν ἢ ὅπερ τὸ μὴ ἐπιστάμενόν τινα περὶ ὧν ἂν δέῃ τι πράττειν, διαμαν- e
τευόμενον καὶ σχεδιάζοντα λέγειν ὅτι ἂν τύχῃ, εἰκάζοντα καὶ κατὰ ταὐτὰ αὐτῷ, ὥσπερ καὶ οἱ ἀρτιάζοντες τῶν ἀνθρώπων, οὐδὲν ἐπιστάμενοι δήπου περὶ τῶν ἀρτίων τε καὶ περιττῶν ὧν ἂν ἐν ταῖς χερσὶ ταῖς αὑτῶν ἔχωσιν, ὅμως ἐπιτυγχάνουσι λέγοντες περὶ τῶν αὐτῶν τἀληθῆ. 388 a
Πολλάκις μὲν οὖν τοιοῦτόν τι καὶ τὸ βουλεύεσθαί ἐστιν, οἷον μηδὲν ἐπιστάμενον περὶ ὧν ἂν βουλεύηταί τις, ἀπὸ τύχης εἰπόντα ἐπιτυγχάνειν τἀληθῆ. Εἰ μὲν οὖν τοιοῦτόν ἐστι, γιγνώσκω δὴ οἷον τὸ βουλεύεσθαί ἐστιν· εἰ μέντοι γε μὴ τοιοῦτόν ἐστιν, οὐκ ἄν πω ἐπισταίμην αὐτό.

ΣΙ. Οὐ τοίνυν τοιοῦτόν ἐστιν ὅπερ τὸ μὴ ἐπίστασθαι κομιδῇ μηδέ τι, ἀλλ' οἷον τὸ μὲν εἰδέναι τι τοῦ πράγματος ἤδη, τὸ δὲ μηδέπω ἐπίστασθαι.

ΣΩ. Ἆρα τοιόνδε τι λέγεις τὸ βουλεύεσθαι πρὸς τοῦ b
Διός — ὥσπερ γὰρ ἂν καὶ αὐτὸς ὑπομαντεύεσθαί μοι δοκῶ τὴν διάνοιάν σου περὶ τοῦ εὖ βουλεύεσθαι — οἷον τὸ

d 2 τοῦ om. V || πρῶτον om. Y || 4 κακῶς : τὸ κακῶς V || τὸ καλῶς : καλῶς V ἄλλως Hermann || 11 εἴ γέ E : εἴτε AOY εἴ τέ LVZ || **e** 2 λέγειν — 3 αὐτῷ om. V || τύχῃ : τύχοι L || 3 αὐτῷ : αὑτῷ Y || ἀρτιάζοντες L : ἁρπάζοντες AOVYZ || 5 αὐτῶν : αὑτῶν Y || ἔχωσιν : ἔχοντες (i. m. γρ ἔχωσιν) Z || **388 a** 4 εἰ — 5 prius ἐστιν om. Z || 7 οὐ : ὁ OV ὁ Z || ὅπερ τὸ A : ὅπερ OLVZ οἷόνπερ Y || 8 μηδέ τι : μηδέν Y μηδ' ἔτι Z || **b** 2 ἂν : δὴ Richards || 3 βουλεύεσθαι : βούλεσθαι AOLV.

découvrir ce qu'on a de mieux à faire sans le savoir encore clairement, mais en en ayant en partie l'idée? Est-ce bien là ce que tu dis?

Sisyphe. — Parfaitement.

Socrate. — Or, ce que les hommes recherchent des choses, est-ce bien ce qu'ils connaissent, ou aussi ce qu'ils
c ne connaissent pas?

Sisyphe. — Les deux.

Socrate. — En disant que « les hommes recherchent les deux, et ce qu'ils savent et ce qu'ils ne savent pas[1] », entends-tu, par exemple, que quelqu'un, au sujet de Callistratos, sait qui est Callistratos, mais ignore où il se trouve? Est-ce là ta pensée en disant : il faut chercher les deux?

Sisyphe. — Oui.

Socrate. — Donc ce que cet homme chercherait, ce ne serait
d pas précisément de connaître Callistratos, puisqu'il le connaît?

Sisyphe. — Évidemment non.

Socrate. — Mais il chercherait où il se trouve.

Sisyphe. — C'est mon avis.

Socrate. — Il ne chercherait pas non plus où il pourrait le trouver, s'il le savait, mais il le trouverait aussitôt?

Sisyphe. — Oui.

Socrate. — On ne cherche donc pas ce que l'on sait, mais ce que l'on ne sait pas, à ce qu'il paraît. Et si ce discours te semble éristique, Sisyphe, et n'avoir d'autre but que le seul plaisir de discuter, non la découverte de la vérité,
e vois encore de cette manière si cela ne te semble pas être comme nous le disons : tu sais évidemment ce qui a lieu en

aussi, qu'une devinette, et telle sera, en fait, la conclusion de la première partie.

1. Le verbe ἐπίστασθαι, comme le verbe μανθάνειν, prêtait à toute sorte d'équivoques et les discours éristiques devaient surtout leur succès à ces confusions de mots qui aboutissaient à des conclusions ridicules. On pourra trouver quelques spécimens de ces véritables calembours dans le dialogue platonicien *Euthydème*. « Rechercher ce que l'on sait et ce que l'on ne sait pas » peut se dire, par exemple, du même individu que, d'une part, l'on connaît et dont on ignore, d'autre part, l'arrivée ou le lieu d'habitation. Aristote, dans ses *Réfutations des raisonnements sophistiques,* apprend à se dégager de ces propositions captieuses. Il apporte un exemple semblable à celui de Callistratos : ὥστ᾽ οὐκ εἰ οἶδα τὸν Κορίσκον, ἀγνοῶ δὲ τὸν προσιόντα,

ζητεῖν τὰ βέλτιστα ἐξευρεῖν τινα ἑαυτῷ διαπράξασθαι, μηδέπω δὲ ἐπίστασθαι σαφῶς, ἀλλ' ὥσπερ ἐν νοήσει τινὰ εἶναι; Τοῦτο οὐχ οὕτω πως λέγεις;

ΣΙ. Ἔγωγε.

ΣΩ. Ζητοῦσι δ' οἱ ἄνθρωποι πότερον ἃ ἂν ἐπιστῶνται
τῶν πραγμάτων, ἢ καὶ ἃ ἂν μὴ ἐπιστῶνται; c

ΣΙ. Ἀμφότερα.

ΣΩ. Ἆρ' οὖν καὶ τοῦθ' οὕτως πως λέγεις, τὸ ζητεῖν ἀμφότερα τοὺς ἀνθρώπους, ἅ ἄν τε ἐπιστῶνται καὶ ἃ ἂν μὴ ἐπιστῶνται, ὅμοιον ὥσπερ εἴ τις Καλλίστρατον γιγνώσκοι μὲν ὅστις ὁ Καλλίστρατος, μὴ μέντοι ἐπίσταιτο ὅπου εἴη ἐξευρεῖν, [οὐχ ὅστις εἴη ὁ Καλλίστρατος]. Ἆρ' οὕτω πως λέγεις τὸ ζητεῖν εἶναι ἀμφότερα;

ΣΙ. Ἔγωγε.

ΣΩ. Οὐκοῦν ἐκεῖνο μὲν οὐκ ἂν ζητοίη, τὸν Καλλί-
στρατον εἰδέναι, ὅ γε εἰδώς; d

ΣΙ. Οὐ γάρ.

ΣΩ. Ὅπου δέ γε εἴη, ζητοίη ἂν αὐτόν.

ΣΙ. Ἔμοιγε δοκεῖ.

ΣΩ. Οὐκοῦν οὐδὲ τοῦτο ἐζήτει, ὅπου ἦν ἐξευρεῖν αὐτόν, εἰ ᾔδει· ἀλλ' ἐξηῦρεν ἂν εὐθέως;

ΣΙ. Ναί.

ΣΩ. Οὐκ ἄρα ταῦτά γε δὴ ζητοῦσιν ἅττα ἂν ἐπι-
στῶνται οἱ ἄνθρωποι, ἀλλὰ ἃ ἂν μὴ ἐπιστῶνται, ὡς ἔοικεν.
Εἰ δέ σοι οὗτος ὁ λόγος ἐριστικὸς εἶναι δοκεῖ, ὦ Σίσυφε,
καὶ μὴ τοῦ πράγματος ἕνεκα λέγεσθαι ἀλλ' αὐτοῦ τοῦ
διαλέγεσθαι μόνον, σκόπει δὲ καὶ ὧδε ἐάν δοκῇ σοι οὕτως e
ἔχειν ὥσπερ καὶ νῦν λέγεται. Ἆρα γὰρ οὐκ ἐν τῇ γεωμετρίᾳ

b 4 διαπράξασθαι om. O (hab. i. m.) || 5 ἐν νοήσει τινὰ εἶναι; τοῦτο: ἐν νοήσει τινὶ εἶναι τούτου Ast. || **c** 4 τε: μὴ Z || καὶ — c 5 ἐπιστῶνται om. O (hab. i. m.) || 5 εἴ τις om. Z || 6 μὴ — 7 Καλλίστρατος om. Y || 7 οὐχ — Καλλίστρατος del. Heidel || **d** 1 ὅ γε fecit L^2 : ὅ τε AOL²VYZ || 3 γε om. Z || 8 ἅττα ἄν : ἅττα ἃ ἂν AOVZ || ἐπιστῶνται : μὴ ἐπιστῶνται AVZ || **e** 1 σοι δοκῇ V || 2 καὶ νῦν : νῦν Z.

géométrie. A propos de la diagonale, ce que les géomètres ignorent, ce n'est pas si elle est ou non diagonale, et ce n'est pas cela qu'ils essaient de trouver —, mais ils se demandent quelle est sa grandeur par rapport aux côtés des surfaces qu'elle divise. N'est-ce pas là ce qu'ils recherchent à son sujet[1] ?

Sisyphe. — Il me le semble.

Socrate. — Cela même qu'ils ignorent, n'est-il pas vrai?

Sisyphe. — Tout à fait.

Socrate. — Et encore : tu sais que la duplication du cube est l'objet des recherches et des raisonnements des géomètres[2] ; quant au cube lui-même, ils ne recherchent pas s'il est cube ou non, mais cela, ils le savent, n'est-ce pas?

Sisyphe. — Oui.

389 a Socrate. — De même à propos de l'air, Anaxagore, Empédocle et tous les autres rêveurs, comme tu le sais, recherchaient s'il est fini ou infini.

Sisyphe. — Oui.

Socrate. — Mais non si l'air existe, n'est-ce pas?

Sisyphe. — Non certes.

Socrate. — Donc tu m'accorderas qu'il en est ainsi de tout le reste : personne ne cherche jamais ce qu'il sait, mais plutôt ce qu'il ignore?

Sisyphe. — Parfaitement.

b Socrate. — Or délibérer nous a paru consister en ceci : chercher à découvrir ce qu'on a de mieux à faire quand on doit agir?

Sisyphe. — Oui.

Socrate. — Mais cette recherche qu'est la délibération, elle porte sur les faits, n'est-ce pas?

τὸν αὐτὸν οἶδα καὶ ἀγνοῶ... τὸν οὖν προσιόντα οὐκ εἰδότες, τὸν δὲ Κορίσκον εἰδότες, ταὐτὸ μὲν εἰδέναι καὶ ἀγνοεῖν φασιν, ἀλλ' οὐ κατὰ ταὐτό (24, 179 b, 2, 9).

1. Ce problème du rapport numérique entre la diagonale et le côté du carré a de bonne heure préoccupé les géomètres grecs. Pythagore avait déjà démontré que les deux ne sont pas commensurables ; il avait constaté que la racine carrée de 2 est irrationnelle, mais n'avait pas poussé plus loin ses recherches. La théorie des incommensurables fit plus tard de grands progrès, grâce aux travaux de Théodore de Cyrène et de Théétète (cf. G. Milhaud, *Les Philosophes géomètres de la Grèce*, p. 159-164).

2. Ce problème également, appelé aussi problème de Délos, parce que, suivant la légende, Apollon aurait exprimé le désir de

οἶσθα τοῦτο γιγνόμενον· ἀγνοουμένην τὴν διάμετρον τοῖς γεωμέτραις, οὐκ εἰ διάμετρός ἐστιν ἢ μή — οὐδὲ γὰρ οὐδὲ ζητεῖται τοῦτο ὑπ' αὐτῶν εὑρεθῆναι — ἀλλ' ὁπόση τίς ἐστι μέτρῳ πρὸς τὰς πλευρὰς τῶν χωρίων ὧν ἂν διατέμνῃ ; Ἆρ' οὐ τοῦτό ἐστιν αὐτὸ τὸ ζητούμενον περὶ αὐτῆς ;

ΣΙ. Ἔμοιγε δοκεῖ.

ΣΩ. Ὅπερ καὶ ἀγνοεῖται. Ἦ γάρ ;

ΣΙ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Τί δέ ; Ὁ τοῦ κύβου διπλασιασμὸς οὐκ οἶσθ' ὅτι ζητεῖται τοῖς γεωμέτραις ὁπόσος τίς ἐστιν εὑρεθῆναι λόγῳ ; αὐτὸς δὲ ὁ κύβος οὐ ζητεῖται αὐτοῖς εἰ κύβος ἐστὶν ἢ μή, ἀλλ' ἐπίστανται τοῦτό γε. Ἦ γάρ ;

ΣΙ. Ναί.

ΣΩ. Οὐκοῦν καὶ περὶ τοῦ ἀέρος Ἀναξαγόραν τε καὶ 389 a
Ἐμπεδοκλέα καὶ τοὺς ἄλλους τοὺς μεταρσιολέσχας ἅπαντας οἶσθα ζητοῦντας πότερον ἄπειρός ἐστιν ἢ πέρας ἔχων ;

ΣΙ. Ναί.

ΣΩ. Ἀλλ' οὐκ ἐκεῖνο, εἰ ἀὴρ ἐστιν. Ἦ γάρ ;

ΣΙ. Οὐ δῆτα.

ΣΩ. Συγχωρήσαις ἂν οὖν μοι καὶ κατὰ τῶν ἄλλων πάντων οὕτως ἔχειν ἤδη, μηδὲν μηδενὶ εἶναι ζητεῖν τῶν ἀνθρώπων ὧν ἂν ἐπίστηταί τις, ἀλλὰ μᾶλλον ὧν ἂν μὴ ἐπίστηται ;

ΣΙ. Ἔγωγε.

ΣΩ. Οὐκοῦν καὶ τὸ βουλεύεσθαι τοῦτο ἐδόκει ἡμῖν b
εἶναι αὐτό, τὸ ζητεῖν τὰ βέλτιστά τινα ἐξευρεῖν περὶ ὧν ἂν δέοιτο διαπράττεσθαι αὐτῷ ;

ΣΙ. Ναί.

ΣΩ. Τὸ δὲ ζητεῖν γε ὅπερ τὸ βουλεύεσθαι ἦν περὶ τῶν πραγμάτων. Ἦ γάρ ;

e 4 οὐδὲ post γὰρ om. Y || 10 καὶ om. L (hab. s. l.) || 12 δὲ : δαὶ OVA² || 389 a 6 ἀὴρ : ὁ ἀὴρ Y || 9 ἤδη Z : ἢ δὴ AOLY ἢ δεῖ V.

SISYPHE. — Absolument.

SOCRATE. — Donc, il nous faut voir à présent ce qui empêche les chercheurs de découvrir ce qu'ils cherchent.

SISYPHE. — C'est mon avis.

SOCRATE. — Pouvons-nous dire que ce soit autre chose
c que l'ignorance ?

SISYPHE. — Examinons, par Zeus.

SOCRATE. — Oui, de notre mieux, et, comme on dit, larguons toutes les voiles et donnons toute notre voix [1]. Examine donc avec moi ceci : penses-tu qu'il soit possible à un homme de délibérer sur la musique, s'il ne connaît rien en fait de musique, ni comment il faut jouer de la cithare, ni quoi que ce soit concernant cet art ?

SISYPHE. — Certes non.

SOCRATE. — Et le commandement militaire, et l'art de la navigation, qu'en dis-tu ? Celui qui n'y entend rien,
d serait-il, à ton avis, en état de délibérer sur l'un ou l'autre de ces métiers, comment il devrait s'y prendre, de quelle manière il pourrait commander une armée ou gouverner un navire, lui qui ne sait ni commander, ni gouverner [2] ?

SISYPHE. — Nullement.

SOCRATE. — Ne crois-tu pas qu'il en soit ainsi pour tout ? Sur les choses qu'on ne sait pas on ne saurait ni ne pourrait délibérer dès lors qu'on les ignore.

SISYPHE. — Parfaitement.

SOCRATE. — Mais on peut chercher ce que l'on ignore, n'est-ce pas ?

SISYPHE. — Tout à fait.

e SOCRATE. — Donc chercher n'est pas la même chose que délibérer.

voir doubler son temple de Délos, était très discuté : il s'agit de construire sur un cube dont les côtés sont donnés, un second cube double du précédent (Cf. MILHAUD, *op. cit.*, p. 170. Voir Plutarque, de *gen. Socr.* 7).

1. Cf. des expressions analogues dans *Euthydème*, 293 a : πᾶσαν ἤδη φωνὴν ἠφίειν... ; *République* V, 475 a : ...καὶ πάσης φωνὰς ἀφίετε... ; *Protagoras*, 338 a : ...μήτ' αὖ Πρωταγόραν πάντα κάλων ἐκτείναντα, οὐρίᾳ ἐφέντα, φεύγειν εἰς τὸ πελαγος τῶν λόγων....

2. Un thème du même genre est développé dans *Alcibiade* I, 106 et 107 d, mais les différences sont notables entre ce passage et le texte de *Sisyphe*. Platon ne dit pas, en effet, que, pour délibérer,

ΣΙ. Πάνυ μὲν οὖν.

ΣΩ. Οὐκοῦν σκεπτέον ἡμῖν ἐστι νῦν ἤδη τί ἐστιν ἐμποδὼν τοῖς ζητοῦσι περὶ ὧν ἂν τὴν ζήτησιν ποιῶνται εἰς τὸ ἐξευρεῖν.

ΣΙ. Ἔμοιγε δοκεῖ.

ΣΩ. Ἆρ' οὖν ἄλλο τι φαίημεν ἂν αὐτοῖς ἐμποδὼν εἶναι ἢ τὴν ἀνεπιστημοσύνην ; c

ΣΙ. Σκοπῶμεν νὴ Δία.

ΣΩ. Ὑπερφυῶς μὲν οὖν, τὸ λεγόμενόν γε, πάντα κάλων ἐφέντες καὶ πᾶσαν φωνὴν ἀφιέντες. Ἄθρει δὲ δὴ μετ' ἐμοῦ τόδε· Ἆρά γε νομίζεις οἷόν τέ τι εἶναι ἀνθρώπῳ περὶ μουσικῆς βουλεύεσθαι, μήτε ἐπισταμένῳ περὶ μουσικῆς, μηδὲ ὅπως ἢ κιθαριστέον εἴη αὐτῷ ἢ ἄλλο τι τῶν κατὰ μουσικὴν ποιητέον ;

ΣΙ. Οὐκ ἔγωγε.

ΣΩ. Τί δὲ περὶ στρατηγίας ἢ κυβερνητικῆς ; τὸν μὴ ἐπιστάμενον μηδέτερα τούτων οἴει ἔχειν ἄν τι βουλεύεσθαι d περὶ τούτων τοῦ ἑτέρου ὅτι ποιητέον εἴη αὐτῷ ; ὅπως ἢ στρατηγητέον ἢ κυβερνητέον ἐκείνῳ αὐτῷ τῷ μὴ ἐπισταμένῳ μήτε στρατηγεῖν μήτε κυβερνᾶν ;

ΣΙ. Οὐχί.

ΣΩ. Ἦ καὶ περὶ τῶν ἄλλων οὖν ἁπάντων οὕτως ἀξιοῖς ἔχειν, περὶ ὧν ἂν μὴ ἐπίστηταί τις, μὴ εἰδέναι μηδὲ βουλεύεσθαί πω δυνατὸν τῷ μὴ ἐπισταμένῳ περὶ αὐτῶν ;

ΣΙ. Ἔγωγε.

ΣΩ. Ἀλλὰ ζητεῖν περὶ ὧν ἄν τις μὴ ἐπιστήμων ᾖ. Ἦ γάρ ;

ΣΙ. Πάνυ μὲν οὖν.

ΣΩ. Τὸ μὲν αὐτὸ ἄρα οὐκ ἂν ἔτι εἴη τὸ ζητεῖν τῷ e βουλεύεσθαι.

c 3 κάλων YV et (ω s. l.) A²: κάλω L κάλον A¹OZ || 4 ἐφέντες: ἐξιέντες Winckelmann, ἀφιέντες Bekker: ἐφιέντες codd. || δὲ om. Y | 5 τί edd.: τι codd. || 10 δὲ A¹: δαὶ OLVYZ et in ras. A² || d 1 ἔχειν: εἶχεν Z || 3 ἢ κυβερνητέον om. Z || 7 μὴ εἰδέναι: μηδ' εἰδέναι Z.

Sisyphe. — Comment cela ?

Socrate. — Parce que la recherche porte précisément sur ce que l'on ne sait pas, et il ne nous paraît pas possible que l'on délibère sur ce qu'on ne sait pas. N'est-ce pas là ce que nous avons dit ?

Sisyphe. — Tout à fait.

Socrate. — Par conséquent, vous autres, hier, vous avez cherché à découvrir ce qu'il y avait de mieux pour la cité, mais vous ne le saviez pas. Si vous l'aviez su, vous ne l'auriez plus cherché, pas plus que nous ne cherchons quoi que ce soit que nous savons déjà. N'est-il pas vrai ?

Sisyphe. — En effet.

Socrate. — Que faut-il faire, d'après toi, Sisyphe, quand on ne sait pas, chercher ou apprendre ?

Sisyphe. — Apprendre, par Zeus.

390 a Socrate. — Tu as raison. Mais pourquoi penses-tu qu'il faille apprendre plutôt que chercher ? Parce qu'on trouvera plus facilement et plus vite en apprenant de ceux qui savent qu'en cherchant soi-même lorsqu'on ignore, ou pour une autre raison ?

Sisyphe. — Pour celle-là même.

Socrate. — Mais pourquoi alors, vous autres, hier, au lieu de délibérer sur ce que vous ignoriez et de chercher ce qu'il y a de mieux à réaliser dans la cité, n'avez-vous pas
b appris de gens compétents comment vous pourriez réaliser ce qu'il y a de mieux pour la cité ? En vérité, vous me semblez avoir passé toute la journée d'hier à improviser et à vaticiner sur des questions que vous ne connaissiez pas, au lieu d'apprendre, les magistrats de la ville, et toi avec eux. Tu diras peut-être que je m'amuse avec toi, que tout cela

il faille savoir. C'est le rôle des conseillers de posséder la science qu'ils doivent communiquer aux délibérants. Quand on cherche la lumière sur une question, on s'adresse aux gens compétents. Contrairement à l'auteur du dialogue apocryphe, Platon aurait assimilé la délibération à la recherche. On ne peut nier cependant que plusieurs expressions, intercalées dans *Alcibiade* I au milieu du développement, ne rappellent certaines propositions du *Sisyphe* : v. g. celle-ci : quand on ne sait pas, il faut chercher ou apprendre (comparer *Sisyphe* 389 e, 14 et *Alcibiade* I, 106 d, 8) ; ce que tu sais, déclare Socrate à Alcibiade, tu l'as appris d'autrui, ou tu l'as trouvé par toi-même. Le Socrate pseudo-platonicien pense que l'on trouve

ΣΙ. Πῶς δή ;

ΣΩ. Ὅτι τὸ μὲν ζητεῖν ἐστι δήπου ἐπὶ τούτοις οἷς ἂν μὴ ἐπίστηταί τις, τὸ δὲ βουλεύεσθαι οὐχ οἷόν τ' εἶναι δοκεῖ περὶ ταῦτα ἀνθρώπῳ, περὶ ἃ ἄν τις μὴ ἐπιστήμων ᾖ. Ἦ οὐχ οὕτως ἐλέχθη ;

ΣΙ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Οὐκοῦν ὑμεῖς χθὲς ἐζητεῖτε τὰ βέλτιστα ἐξευρεῖν τῇ πόλει, οὐκ ἠπίστασθε δὲ αὐτά ; εἰ γὰρ ἠπίστασθε, οὐκ ἂν ἔτι δήπου ἐζητεῖτε αὐτά, ὥσπερ οὐδὲ ἄλλο οὐδὲν ὧν ἂν ἐπιστώμεθα ζητοῦμεν. Ἦ γάρ ;

ΣΙ. Οὐ γὰρ οὖν.

ΣΩ. Πότερον οὖν σοι δοκεῖ χρῆναι, ὦ Σίσυφε, ἂν μὴ ἐπίστηταί τις, ζητεῖν ἢ μανθάνειν ;

ΣΙ. Μανθάνειν ἔμοιγε νὴ Δία.

ΣΩ. Ὀρθῶς γέ σοι δοκεῖ. Ἀλλ' ἆρά γε καὶ διὰ τοῦτό σοι 390 a
δοκεῖ χρῆναι μανθάνειν μᾶλλον ἢ ζητεῖν, διότι θᾶττον ἂν καὶ ῥᾷον ἐξεύροι τις, εἰ παρὰ τῶν ἐπισταμένων μανθάνοι, ἢ εἰ αὐτὸς ὁ μὴ εἰδὼς ζητοίη ; ἢ δι' ἄλλο τι ;

ΣΙ. Οὔκ, ἀλλὰ διὰ τοῦτο.

ΣΩ. Τί οὖν οὐκ ἀμελήσαντες χθὲς ὑμεῖς τοῦ βουλεύεσθαι περὶ ὧν ἂν μὴ ἐπίστασθε, καὶ τοῦ ζητεῖν τὰ βέλτιστα διαπράττεσθαι ἐν τῇ πόλει, ἐμανθάνετε παρὰ
τῶν ἐπισταμένων τινός, ὅπως ἂν ἐδύνασθε τὰ βέλτιστα b
διαπράττεσθαι τῇ πόλει ; ἀλλ' ἐδοκεῖτέ μοι τὴν ἡμέραν ὅλην τὴν χθὲς αὐτοσχεδιάζοντες καὶ διαμαντευόμενοι καθῆσθαι περὶ ὧν οὐκ ἠπίστασθε, ἀμελήσαντες μανθάνειν, οἵ τε ἄρχοντες τῆς πόλεως καὶ σὺ μετὰ τούτων. Ἴσως δ' ἂν φαίης ταῦτα ἐμοί τε εἶναι πεπαιγμένα πρὸς σὲ τοῦ

e 5 ἐπίστηταί : ἐπίσταται Z || 6 μὴ add. s. l. L² : om. AOL¹VYZ || 8 πάνυ : οὐ πάνυ Z || e 11 ἄλλο : ἄλλος Z || 14 σοι : σε Z || ἂν : ἃ V || 390 a 1 καὶ om. Y || 2 χρῆναι δοκεῖ V || 4 ὁ edd. : ἢ ὁ AOLY ἢ ὃ VZ b 1 τῶν LVZ : τῶν* O τῶν μὴ AY || b 2 τῇ : ἐν τῇ V || 3 διαμαντευόμενοι : μαντευόμενοι OLZ || 4 ἠπίστασθε : ἠπίστασθαι (sed ε s. l.) O || 5 οἵ : εἴ Z.

est pure dialectique et que je n'ai pas voulu te faire une démonstration sérieuse.

c *Deuxième partie.* Mais, par Zeus, examine maintenant ceci sérieusement, Sisyphe. Si on accorde que la délibération est quelque chose, et non, comme nous le pensions tout à l'heure, une pure ignorance[1], ou une conjecture, ou une improvisation, pour me servir seulement de ce mot plus relevé au lieu d'un autre, crois-tu que les uns soient supérieurs aux autres dans l'art de délibérer et de bien conseiller, comme dans toutes les autres sciences, les uns
d diffèrent des autres, charpentiers, médecins, joueurs de flûte, et en général tous les gens de métier qui diffèrent entre eux. Et de même que ceux-ci dans leurs arts, penses-tu que dans la délibération, les uns soient supérieurs aux autres ?

Sisyphe. — Parfaitement.

Socrate. — Dis-moi donc : tous, n'est-il pas vrai, et ceux qui sont bons dans l'art de délibérer, et ceux qui y sont mauvais, délibèrent sur des choses futures ?

Sisyphe. — Tout à fait.

Socrate. — N'est-il pas vrai que les choses futures ne sont pas encore ?

Sisyphe. — Elles ne sont certainement pas.

Socrate. — Car si elles étaient, elles ne seraient plus à
e venir, mais elles seraient présentes déjà. N'est-ce pas ?

Sisyphe. — Oui.

Socrate. — Donc, si elles ne sont pas encore, elles ne sont point nées, puisqu'elles ne sont pas.

Sisyphe. — Non, en effet.

Socrate. — Et si elles ne sont point nées, elles ne peuvent donc encore avoir aucune nature propre.

Sisyphe. — Forcément aucune.

Socrate. — Alors, tous ceux qui délibèrent, bien ou

plus facilement et plus vite en apprenant d'autrui, qu'en cherchant par soi-même. De telles assertions sont, du reste, très opposées à l'esprit de Platon, en particulier à la doctrine exposée dans le *Ménon* (cf. la notice, p. 62, 63).

1. La leçon des manuscrits (ἐπιστήμη) est inintelligible ici, à moins de modifier le mot qui précède (ὅπερ), comme suggère Pavlu, et d'écrire οὐδενός. Peut-être, néanmoins, la conjecture de

διαλεχθῆναι μόνον εἵνεκα, σοί τε οὐκ ἐσπουδασμένως ἀποδεδεῖχθαι.

Ἀλλὰ τοῦτό γε πρὸς Διός, ὦ Σίσυφε, σκόπει νῦν c
σπουδῇ· εἰ δοθείη τὸ βουλεύσασθαί τι εἶναι, καὶ μὴ ὥσπερ νῦν οὐδὲν ἐξευρίσκεται ἄλλο ὂν ἢ ὅπερ ⟨ἀνεπιστημοσύνη⟩ τε καὶ εἰκασία καὶ σχεδιασμός, ὀνόματι σεμνοτέρῳ μόνον κεχρημένον τούτῳ, ἄλλῳ δ' οὐδενί, ἆρ' ἂν οἴει αὐτῷ διενεγκεῖν τι ἑτέρους ἑτέρων πρὸς τὸ εὖ βουλεύεσθαί τε καὶ εὐβούλους εἶναι, ὥσπερ καὶ ἐν ταῖς ἄλλαις ἐπιστήμαις ἁπάσαις διαφέρουσιν ἕτεροι ἑτέρων, τέκτονες τεκτόνων
ἰατροί τε ἰατρῶν αὐληταί τε αὐλητῶν, οἵ τε ἄλλοι d
δημιουργοὶ ἅπαντες, αὐτοί τε αὑτῶν διαφέρουσιν; ὥσπερ καὶ οὗτοι οἱ ἐν ταύταις ταῖς τέχναις, ἢ οὕτως καὶ ἐν τῷ βουλεύεσθαι οἴει ἄν τι διενεγκεῖν ἑτέρους ἑτέρων;

ΣΙ. Ἔγωγε.

ΣΩ. Εἰπὲ δή μοι· οὐχ ἅπαντες οἵ τε εὖ βουλευόμενοι καὶ οἱ κακῶς περὶ μελλόντων τινῶν ἔσεσθαι βουλεύονται;

ΣΙ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Ἄλλο τι οὖν ἢ τὰ μέλλοντα οὔπω ἐστίν;

ΣΙ. Οὐ γὰρ δή.

ΣΩ. Εἰ γὰρ εἴη, οὐκ ἂν ἔτι δήπου μέλλοι ἔσεσθαι,
ἀλλ' εἴη ἂν ἤδη. Ἦ γάρ; e

ΣΙ. Ναί.

ΣΩ. Οὐκοῦν εἰ μήπω ἐστίν, οὔτως οὐδὲ γέγονε τὰ μὴ ὄντα;

ΣΙ. Οὐ γάρ.

ΣΩ. Οὐκοῦν εἰ μήπω μηδὲ γέγονεν, οὔπω οὐδὲ φύσιν ἔχει οὐδεμίαν αὐτῶν;

ΣΙ. Οὐ γὰρ οὖν.

ΣΩ. Ἄλλο τι οὖν ἢ οἵ τε εὖ βουλευόμενοι καὶ οἱ κακῶς

c 2 τό ex em. L²: τῷ AOL¹VYZ || 3 ἐξευρίσκε* ται O || ἄλλο ὂν Hermann: ἀλλοῖον codd. || ὅπερ: ὅπως Z οὐδένος ci Pavlu || ἀνεπιστημοσύνη Susemihl: ἐπιστήμη codd. ἐπιστασίας Steinhart-Müller || 6 ἑτέρους om. Z || d 3 ἢ L: ἢ AOVYZ || 11 εἴη: οἴει Z || e 1 ἂν: κἂν Z.

mal, ne délibèrent-ils pas sur des choses qui ne sont pas, qui n'ont pas été, qui n'ont aucune nature, puisqu'ils délibèrent sur des choses futures?

SISYPHE. — Il le paraît bien.

SOCRATE. — Te semble-t-il à toi, qu'il soit possible de trouver, bien ou mal, ce qui n'est pas?

SISYPHE. — Que veux-tu dire?

SOCRATE. — Je vais t'expliquer ma pensée. Écoute:
391 a Comment, entre plusieurs archers, reconnaîtrais-tu ceux qui sont habiles et ceux qui sont maladroits? N'est-ce pas facile à distinguer? Sans doute, tu leur ferais viser un but, n'est-ce pas [1]?

SISYPHE. — Certainement.

SOCRATE. — Et c'est celui qui a atteint le plus souvent le but que tu proclamerais vainqueur?

SISYPHE. — Parfaitement.

SOCRATE. — Mais si aucun but ne leur était proposé, et que chacun tirât comme il voudrait, te serait-il possible de discerner ceux qui tirent bien ou mal?

b SISYPHE. — D'aucune manière.

SOCRATE. — Eh bien! pour discerner aussi ceux qui délibèrent bien ou mal, alors qu'ils ignorent sur quoi portent leur délibération, ne te trouverais-tu pas dans l'embarras?

SISYPHE. — Parfaitement.

SOCRATE. — Et s'ils délibèrent sur des choses futures, ils délibèrent sur ce qui n'est pas?

SISYPHE. — Tout à fait.

SOCRATE. — Et n'est-il pas impossible à qui que ce soit, de trouver ce qui n'est pas? Dis-moi, te semble-t-il, à toi,
c qu'on puisse trouver ce qui n'est pas?

SISYPHE. — En aucune manière.

Susemihl est préférable. Le terme ἀνεπιστημοσύνη a déjà été employé par l'auteur (389 c): ce qui empêche de découvrir ce que l'on cherche, c'est l'ignorance, et voilà pourquoi délibérer ne s'identifie pas avec chercher (389 e). Donc, pour vous qui ne saviez pas, la délibération n'était pas autre chose qu'une ignorance, ou une conjecture... etc...

1. On trouve fréquemment chez Platon cette comparaison de l'archer (v. g. *Républ.* V, 452 e, 519 c ; *Théétète*, 194 a ; *Lois* IV, 705 e, 717 a ; XI, 934 b...). Mais c'est là une comparaison banale et qui a dû être fréquemment utilisée par les rhéteurs. Voir aussi : Aristote, *Eth. Nicom.* A, 1094 a, 23.

ἅπαντες βουλεύονται περὶ πραγμάτων οὔτε ὄντων οὔτε γεγενημένων οὔτε φύσιν οὐδεμίαν ἐχόντων, ὅταν περὶ τῶν μελλόντων βουλεύωνται;

ΣΙ. Φαίνονταί γε.

ΣΩ. Δοκεῖ οὖν σοι δυνατὸν εἶναι τοῦ μὴ ὄντος τυχεῖν τινι ἢ εὖ ἢ κακῶς;

ΣΙ. Πῶς τοῦτο λέγεις;

ΣΩ. Ἐγώ σοι φράσω ὅ γε βούλομαι εἰπεῖν. Σκόπει γάρ.
Πῶς ἂν τοξοτῶν πολλῶν διαγνοίης τόν τε χρηστὸν καὶ τὸν 391 a
πονηρὸν ὅστις εἴη αὐτῶν; ἢ τοῦτο μὲν οὐ χαλεπὸν εἰδέναι; ἴσως γὰρ ἂν κελεύοις αὐτοὺς ἐπὶ σκοποῦ τινος τοξεύειν. Ἦ γάρ;

ΣΙ. Πάνυ μὲν οὖν.

ΣΩ. Οὐκοῦν καὶ τὸν πλειστάκις βάλλοντα τοῦ σκοποῦ κατ' ὀρθὸν κρίνοις ἂν νικᾶν;

ΣΙ. Ἔγωγε.

ΣΩ. Εἰ δὲ σκοπὸς μηδεὶς εἴη κείμενος αὐτοῖς τοῦ τοξεύειν, ἀλλ' ἕκαστος βάλλοι ὅπως βούλοιτο, πῶς ἂν διαγνοίης τὸν εὖ ἢ κακῶς τοξεύοντα αὐτῶν;

ΣΙ. Οὐδαμῶς. b

ΣΩ. Οὐκοῦν καὶ τοὺς βουλευομένους ἢ εὖ ἢ κακῶς, εἰ μὴ ἐπίσταιντο περὶ ὅτου βουλεύοιντο, ἀπορήσειας ἂν διαγνῶναι;

ΣΙ. Ἔγωγε.

ΣΩ. Οὐκοῦν εἰ περὶ μελλόντων πραγμάτων βουλεύονται οἱ βουλευόμενοι, περὶ τῶν οὐκ ὄντων βουλεύονται;

ΣΙ. Πάνυ γε.

ΣΩ. Οὐκοῦν τοῦ γε μὴ ὄντος οὐχ οἷόν τ' οὐδενὶ τυχεῖν ἐστι; πῶς γὰρ ἂν τίς σοι δοκεῖ τοῦ μὴ ὄντος δύνασθαι
τυχεῖν; c

ΣΙ. Οὐδαμῶς.

e 12 βουλεύωνται : -λεύονται OLZ ‖ 391 a 7 κατ' ὀρθόν : κατ' ὀρθοὶ Y ‖ κρίνοις : κρίνεις Z ‖ 11 διαγνοίης om. Y ‖ b 10 δοκεῖ : δοκῇ LVY.

Socrate. — Donc, puisqu'il n'y a pas moyen d'atteindre ce qui n'est pas, personne, non plus, délibérant sur ce qui n'est pas, ne pourrait atteindre son objet ? car le futur est dans la catégorie des choses qui ne sont pas, n'est-il pas vrai ?

Sisyphe. — Il me le semble.

Socrate. — Par conséquent, ne pouvant même pas atteindre les choses futures, aucun homme ne saurait plus être ni bon ni mauvais conseiller ?

Sisyphe. — Il ne le paraît pas.

Socrate. — Et nul ne sera meilleur ou pire conseiller l'un que l'autre, puisque nul n'est ni plus apte ni moins
d apte à atteindre ce qui n'est pas.

Sisyphe. — En effet.

Socrate. — De quelle norme se servent donc les hommes pour déclarer certains d'entre eux bons ou mauvais conseillers ? N'y a-t-il pas là matière à de nouvelles réflexions, Sisyphe ?

ΣΩ. Οὐκοῦν ἐπειδὴ οὐκ ἔστι τοῦ μὴ ὄντος τυγχάνειν οἷόν τε, οὐδεὶς ἂν ἔτι περὶ τῶν μὴ ὄντων βουλευόμενος τυγχάνοι ; τὰ γὰρ μέλλοντα τῶν οὐκ ὄντων ἐστίν. Ἦ γάρ ;

ΣΙ. Ἔμοιγε δοκεῖ.

ΣΩ. Οὐκοῦν οὐδ' ὁ μὴ τυγχάνων τῶν μελλόντων, οὐδεὶς ἂν οὔτ' εὔβουλος οὔτε κακόβουλος εἴη ἀνθρώπων ἔτι ;

ΣΙ. Οὐ φαίνεται.

ΣΩ. Οὐδέ γε εὐβουλότερος οὐδὲ κακοβουλότερος ἕτερος ἑτέρου εἶναι, εἰ καὶ μὴ ἐπιτυχέστερος καὶ ἀποτυχέστερος εἴη τοῦ μὴ ὄντος. d

ΣΙ. Οὐ γὰρ οὖν.

ΣΩ. Πρὸς τί οὖν ποτε ἀποβλέποντες ἄνθρωποι πρᾶγμα, ἀποκαλοῦσιν ἀνθρώπους εὐβούλους τε καὶ κακοβούλους εἶναί τινας ; Ἆρά γε ἄξιόν ἐστι καὶ αὖθίς ποτε περὶ αὐτοῦ ἐνθυμηθῆναι, ὦ Σίσυφε ;

c 12 εἰ μὴ καὶ Hermann || ἀποτυχέστερος : ἀτυχέστερος Z || d 3 τί Y : τί** A τίνα OLVZ || 5 ἆρά γε : ἆρα μὴ Pavlu.